

## René Guénon face à l'Université

Author : Thomas Flichy de La Neuville

Categories : [Art & Société](#)

Date : 19 février 2020

**BILLET** : L'historien [Thomas Flichy de la Neuville](#) a relu *Orient et Occident* de René Guénon (1886-1951), dans lequel l'inclassable philosophe dénonçait la dérive scientiste d'une Université formée de spécialistes excessivement attachés à « *d'insignifiantes recherches sur des points de détail* ».

---



*Habilité à diriger des recherches et agrégé d'histoire, docteur en droit, ancien élève de l'INALCO en persan, [Thomas Flichy de La Neuville](#) est titulaire de la chaire de Géopolitique de Rennes School of Business et membre du Centre Roland Mousnier (Université Paris-Sorbonne). Longtemps enseignant à l'Ecole Spéciale de Saint-Cyr, il a notamment publié [Géoculture : Plaidoyer pour des civilisations durables](#) (éd. Lavauzelle, 2015) et [Géopolitique de l'Iran](#) (PUF,*

2017).

---

Lorsque René Guénon publie *Orient et Occident*, en 1924, il y a déjà plus d'un siècle que la machine universitaire a été soumise au processus d'industrialisation du savoir, la menant progressivement vers l'état de mort cérébrale qui la caractérise une fois cette métamorphose achevée. Pendant l'entre-deux-guerres, l'Université demeure toutefois à demi-vivante, comme en témoignent la créativité d'une partie de ses membres ou bien la vigueur des débats qui la traversent. René Guénon ne se contente pas de poser un diagnostic sur ce corps malade, il met en lumière les racines du mal et en souligne les conséquences pour la formation des intelligences.

**Lire aussi :** [Eloge de la classe \(René Chiche\)](#)

Le principal constat posé par René Guénon est le suivant : la division industrielle du travail universitaire s'est traduite par la multiplication des spécialités. Les travaux historiques, qui ont expurgé le récit, se bornent à des travaux de simple érudition ou bien à «*d'insignifiantes recherches sur des points de détail*» (1). La science occidentale, qui n'est qu'«*analyse et dispersion*» (2) génère la myopie intellectuelle. Par une étrange inversion des hiérarchies naturelles, l'Université a placé à son sommet, d'étroits érudits devant logiquement occuper le bas de l'échelle. En effet :

«Ce n'est point parmi les «spécialistes» que l'on a le plus de chances de rencontrer les possibilités d'une compréhension étendue et profonde, loin de là, et, sauf de bien rares exceptions, ce n'est pas sur eux qu'il faudrait compter pour former cette élite intellectuelle dont nous avons parlé (...) l'érudition est une chose, le savoir réel en est une autre, et, s'ils

ne sont pas toujours incompatibles, ils ne sont point nécessairement solidaires. Assurément, si l'érudition consentait à se tenir au rang d'auxiliaire qui doit lui revenir normalement, nous n'y trouverions plus rien à redire, puisqu'elle cesserait par là même d'être dangereuse, et qu'elle pourrait d'ailleurs avoir quelque utilité ; dans ces limites, nous reconnâtrions donc très volontiers sa valeur relative.» (3)

Toutefois, les techniciens de l'érudition, ouvriers spécialisés de la grande machine industrielle universitaire, principalement occupés à approfondir et surtout à défendre leurs micro-seigneurie ne peuvent en aucun cas prétendre être dépositaires d'une quelconque vision. Ces techniciens sont en effet marqués par un goût maladif de la recherche, véritable *inquiétude mentale*, dans la mesure où cette recherche est prise «*pour une fin en elle-même, sans aucun souci de la voir aboutir à une solution quelconque*». Les abus de l'érudition conduisent finalement à «*cette myopie intellectuelle qui borne tout savoir à des recherches de détail*» (4).

**Lire aussi :** [Libérer l'école de l'ambition prométhéenne d'un homme nouveau](#) (Robert Redeker)

Quant à la philosophie qui sous-tend ces recherches, «*avec ses essais d'explication, ses délimitations arbitraires, ses subtilités inutiles, ses confusions incessantes, ses discussions sans but et son verbiage sans consistance*», elle apparaît comme une «*contrefaçon d'intellectualité*» (5). Comment expliquer ce naufrage ? La raison principale en est que la science occidentale, se bornant exclusivement à l'analyse du monde matériel, s'est séparée de la métaphysique :

«La métaphysique est la connaissance des principes d'ordre universel, dont toutes choses

dépendent nécessairement, directement ou indirectement ; là où la métaphysique est absente, toute connaissance qui subsiste, dans quelque ordre que ce soit, manque donc véritablement de principe, et, si elle gagne par là quelque chose en indépendance (non de droit, mais de fait), elle perd bien davantage en portée et en profondeur. C'est pourquoi la science occidentale est, si l'on peut dire, toute en surface ; se dispersant dans la multiplicité indéfinie des connaissances fragmentaires, se perdant dans le détail innombrable des faits, elle n'apprend rien de la vraie nature des choses.» (6)

Coupée de la métaphysique, la science occidentale apparaît comme un *savoir ignorant*. En effet, «une civilisation qui n'a pas de principes, ou qui n'en a que de négatifs, ce qui revient au même, c'est comme un organisme décapité qui continuerait à vivre d'une vie tout à la fois intense et désordonnée» (7). Le dernier mot de la science et de la philosophie occidentales, c'est donc le suicide de l'intelligence. En effet, l'addition de travaux purement analytiques ne fait jamais émerger une vision :

«L'idée occidentale d'après laquelle la synthèse est comme un aboutissement et une conclusion de l'analyse est radicalement fautive ; la vérité est que, par l'analyse, on ne peut jamais arriver à une synthèse digne de ce nom, parce que ce sont là des choses qui ne sont point du même ordre ; et il est de la nature de l'analyse de pouvoir se poursuivre indéfiniment, si le domaine dans lequel elle s'exerce est susceptible d'une telle extension, sans qu'on en soit plus avancé quant à l'acquisition d'une vue d'ensemble sur ce domaine ; à plus forte raison est-elle parfaitement inefficace pour obtenir un rattachement à des principes d'ordre supérieur.» (9)

Quant aux méthodes d'apprentissages, elles ont mis la mémoire presque entièrement à la place de l'intelligence : ce qu'on demande aux élèves, à tous les degrés de l'enseignement, c'est d'accumuler des connaissances, non de les assimiler ; on s'applique surtout aux choses dont l'étude n'exige aucune compréhension ; les faits sont substitués aux idées, et l'érudition est

communément prise pour de la science réelle.

"Pour promouvoir ou discréditer telle ou telle branche de connaissance, telle ou telle méthode, il suffit de proclamer qu'elle est ou n'est pas "scientifique" ; ce qui est tenu officiellement pour "méthodes scientifiques", ce sont les procédés de l'érudition la plus inintelligente, la plus exclusive de tout ce qui n'est point la recherche des faits pour eux-mêmes, et jusque dans leurs détails les plus insignifiants ; et, chose digne de remarque, ce sont les "littéraires" qui abusent le plus de cette dénomination. Le prestige de cette étiquette "scientifique", alors même qu'elle n'est vraiment rien de plus qu'une étiquette, c'est bien le triomphe de l'esprit "scientiste" par excellence." (10)

En France, les grandes écoles ont eu le choix entre copier un système en état de mort cérébrale depuis plusieurs décennies ou bien inventer leur propre modèle. Il est assez savoureux que certaines d'entre elles aient effectué le premier choix, alors même qu'il leur eut été assez aisé de restaurer une université vivante en puisant dans l'histoire préindustrielle de cette institution. Les écoles qui ont un avenir restaurent quant à elles les collèges universitaires en fondant la formation sur des groupes restreints et polyvalents. Elles misent sur le tutorat au détriment de l'illusion d'un pilotage industriel des masses. Elles remettent enfin la lecture en silence au centre de la formation, en lieu et place des monologues insignifiants d'usage. C'est ainsi que la vie créatrice est en train de réapparaître là où on ne l'attendait pas.

**Lire aussi :** [Ce que je dois au latin et au grec](#) (Daniel Guillon-Legeay)

(1) René GUENON, *Orient et Occident*, Editions Vega, Paris, 1924, p. 21

(2) René GUENON, *op. cit.*, p. 31

(3) *Ibid.*, p. 12

(4) *Ibid.*, 103

(5) *Ibid.*, p. 98

(6) *Ibid.*, p. 41

(7) *Ibid.*, p. 112

(8) *Ibid.*, p. 118

(9) *Ibid.*, p. 42

(10) *Ibid.*, p. 49